



FAIT DU JOUR

Ces diplômés de grandes écoles qui lâchent tout

Fraîchement sortis de ces établissements, plus de 10 % des étudiants changent radicalement de voie, la plupart du temps pour trouver des métiers qui ont davantage de sens. Un choix audacieux qui s'accompagne de gros sacrifices.

Thaïs Bouchet
(avec Claire Berthelemy)

« **MON ENTOURAGE** a eu du mal à l'accepter. Parfois, il m'arrive de me demander si j'ai fait le bon choix. Mais finalement, je suis très content », confie Jean-Antoine Cech, 23 ans. Cet ex-étudiant de l'Emlyon, une école de management, est devenu chef cuisinier à Paris. Il se destinait plutôt à des postes de direction, pas tellement aux fourneaux.

Comme lui, de plus en plus de jeunes issus de grandes écoles (ingénieurs, commerce, instituts d'études politiques) se détournent, à peine diplômés, des métiers auxquels ils se préparaient.

Une fois admis, la désillusion

Selon une étude de l'Edhec, dont nous dévoilons les résultats, 42 % quittent leur premier poste après seulement dix-neuf mois. L'Association pour l'emploi des cadres (Apec) évalue, elle, à 14 % le taux de bac + 5 ou plus qui, dans les deux ans suivant la fin de leurs études, changent radicalement de voie. « Les jeunes entrants sur le marché du travail s'interrogent énormément sur le sens de ce qu'ils vont faire, cherchent à contribuer à autre chose qu'aux bénéfices de l'entreprise qui les emploie », tente d'expliquer Jean Estève, auteur d'un

mémoire sur le sujet.

« Le phénomène des déserteurs a toujours existé, mais la question du sens est devenue plus systémique : elle concerne beaucoup plus de gens, beaucoup plus tôt », remarque de son côté Manuelle Malot, directrice carrières et prospectives à l'Edhec. Pour Jean-Antoine Cech, la décision de « bifurquer » a été d'autant plus difficile à prendre qu'il s'est endetté. Pour suivre son cursus à l'Emlyon, il a dû emprunter 27 000 € sur dix ans. Une somme dont il s'est servi pour financer les 35 000 € que lui ont coûté sa « business school ». S'il est allé au bout de sa formation, c'est « par sécurité », dit-il. Un peu aussi pour rassurer sa famille. Et tant pis s'il va devoir encore rembourser 290 € par mois pendant plusieurs années, il assume son choix.

« Quand on s'engage dans une école de commerce ou d'ingénieurs, on ne sait en général pas trop pourquoi, avance Jean-Philippe Decka, ancien de HEC et auteur du *Courage de renoncer* (Éd. Payot). C'est la voie pour ne pas choisir : c'est simple, ça ouvre plein de portes, ça promet un bon salaire et un bon niveau de vie. » Mais une fois qu'ils sont admis, la désillusion peut être grande. « Le milieu des grandes écoles est ultra-normatif et procédural. Iuge

Mathis Buret, ancien de l'École nationale de l'aviation civile, reconverti dans la sociologie. On t'apprend à appliquer des procédures, des méthodes, mais rarement à innover ou réfléchir par toi-même. »

Des étudiants mal informés

« En ayant toutes les informations nécessaires, et sans qu'on nous impose une telle hiérarchie entre les métiers, j'aurais fait des choix d'orientation différents, assure Jean-Antoine Cech. Dès le lycée, à partir du moment où tu es assez bon pour aller vers des voies plus théoriques et rémunératrices, on ne te présente plus les métiers manuels », déplore le cuisinier. « Il y a des organismes de formation, des salons, Internet, les psychologues et les profs : l'information est partout, il faut vouloir la chercher », recadre une conseillère d'orientation parisienne, pour qui ces changements de cap sont « plutôt une question de maturité ».

Faute des bonnes informations pour s'orienter correctement, avec souvent peu de connaissances sur les débouchés, les futurs étudiants reproduisent parfois le parcours de proches.

« Mon père

n'a pas compris »

C'est le cas de Linda Legrand. Elle a suivi les pas de son frère, qui a fait une prépa scientifique puis une grande école d'ingénieurs. « Ma mère est médecin, mon père infographiste. Il y avait comme une obligation familiale à avoir un certain niveau d'études. » Mais une fois son cursus terminé, elle a fini par se réorienter vers les métiers du cinéma, son rêve. Actuellement, elle est assistante de réalisation, avec un statut encore précaire. « J'ai accepté un changement de vie, j'ai accepté également de renoncer à un salaire confortable, repartir de zéro », témoigne-t-elle, sans l'once d'un regret.

Plus radical encore, Timothé Bernard a quitté les bureaux d'études en ingénierie

« pour devenir maçon en restauration du patrimoine », confie cet ancien élève de l'Institut national des sciences appliquées (Insa). « Je me suis tout simplement rendu compte que je voulais travailler de mes mains », explique-t-il. Timothé Bernard n'a pas hésité à faire encore un an de CAP pour arriver à ses fins.

Léo Bedenc, diplômé de Sciences-po, lui, a finalement opté pour l'enseignement. Agrégé d'économie, il est devenu prof remplaçant en lycée : « Mon père, qui est agriculteur, n'a pas compris pour-





quoi je renonçais à faire du conseil en politiques publiques, sachant que cela correspondait à ma formation et surtout que c'était mieux payé.»

« Quand on passe de McKinsey (un cabinet international de conseil en stratégie) à Emmaüs (un ensemble d'associations de solidarité), c'est sûr, on n'est pas au même niveau de salaire », remarque Jean-Philippe Decka. Des choix qui s'accompagnent souvent d'autres sacrifices. « Bifurquer, c'est s'extraire de son cercle d'amis. Un cercle, on le construit quand on est étudiant », note le chercheur.

Gagner moins, travailler mieux

À l'origine de ces virages à 180°, il y a souvent le désenchantement provoqué par un premier poste. « Nous étions cinq à être arrivés en même temps, et au bout d'un an déjà, trois étaient partis à cause du sentiment de ne rien apporter, de n'avoir aucune valeur ajoutée », explique Daphné de Jaham, qui a brièvement travaillé comme consultante en cabinet de conseil.

Gabriel Elfassi, qui a fait sept ans de droit et management, a, lui, eu le déclic lors d'une mission au cours de laquelle il a passé son temps à « produire des PowerPoint » : « J'avais le sentiment d'être un simple exécutant », souffle-t-il, dégoûté aussi par les horaires à rallonge. Il a finalement trouvé son bonheur en montant Kinkai, un site spécialisé dans la vente et l'achat de bandes dessinées japonaises, sa passion. « On est un peu le Vinted du manga », décrit-il.

Trouver un équilibre entre vie personnelle et vie professionnelle est une des principales motivations à changer radicalement de voie ou de cadre professionnel, selon l'étude de l'Edhec. Au cœur de leur recherche de concret, la quête de sens, l'angoisse liée au futur, notamment due aux crises sanitaires, écologiques et climatiques font également

figure de moteur. Mais le premier objectif professionnel de 31 % des jeunes diplômés de grandes écoles, c'est désormais d'être utile à la société, confirme le sondage de l'Edhec. Plus seulement faire une grosse carrière et gagner beaucoup d'argent. « Cette génération, l'inconfort ne la préoccupe pas, elle pense davantage au pourquoi qu'au comment », analyse Manuelle Malot. Un changement de cap, et pas des moindres.

Ce qu'attendent les élèves des grandes écoles de leur futur job

Concernant vos aspirations pour votre vie professionnelle, laquelle de ces raisons vous semble la plus importante ?



Methodologie : enquête réalisée d'octobre à novembre 2022 auprès de diplômés de 16 grandes écoles. 2 099 réponses de diplômés de moins de six ans d'expérience ont été analysées.

Source : Edhec NewGen Talent Centre. • Le Parisien-Infographie.



Je me suis tout simplement rendu compte que je voulais travailler de mes mains

Timothé Bernard, ancien élève de l'Institut national des sciences appliquées (Insa) devenu maçon





► 4 novembre 2023 - N°24631



Selon une étude de l'Edhec, 42 % des étudiants en grandes écoles quittent leur premier poste après seulement dix-neuf mois. (Illustration.)

